

Hommage à Armand C. Desarzens  
(décédé le 16 juillet 2016)

Tout ce que nous pourrons dire d'un être sera toujours terriblement incomplet.

Je voudrais dire ici, seulement, un peu de ce que la poésie doit à Armand C. Desarzens.

Après avoir longtemps pratiqué le dessin et la sculpture, on le sait, Armand s'était tourné de plus en plus vers la gravure. D'autres que moi diront mieux que moi l'art qu'il y déploya, l'esprit de recherche et d'innovation qui l'animèrent jusqu'à l'épuisement de ses énergies.

Le poème lui était nécessaire, disait-il, pour lui permettre d'attaquer (le mot n'est pas trop fort) la gravure. Pour autant, on aurait tort de croire qu'Armand vivait *de* la poésie : ce serait suggérer qu'il vivait à ses crochets. En réalité, Armand vivait *en* poésie et en poète. Avec les mots du poème, sa gravure trouvait son chemin – et sur ce chemin il allait à la rencontre du poème aussi bien qu'à la rencontre de lui-même.

La poésie, aujourd'hui, est en deuil – et particulièrement tous les poètes qu'Armand aura accueillis et aux textes desquels il aura donné une nouvelle vie.

La « lecture » et l'interprétation qu'il faisait des textes était à la fois très humble et très haute.

Il faudrait dire la fulgurance des choix qu'Armand opérait parmi les poèmes qu'il lisait ou parmi ceux qui lui étaient proposés par les amis qu'il avait sollicités. Son radar lui permettait de repérer quasi immédiatement ce qui lui parlait, ce qui pourrait féconder son propre geste d'artiste. Après cela, il disparaissait, il travaillait dans la solitude de son atelier, avec passion, sans relâche, mais souvent traversé de nombreux doutes. Mais Charlise était là, vigilante, attentive ; elle veillait sur lui, inlassablement, l'encourageait de toutes les façons. Elle lui permettait de garder le cap. Armand le savait bien, et depuis longtemps, lui qui avait souhaité que le « C » de Charlise fût partie de son propre nom : « Armand C. Desarzens »... Sans elle, l'édifice menaçait de s'effondrer. Avec elle, il pouvait poursuivre.

Venait alors l'étape essentielle du tirage de la gravure.

Chaque lundi matin, ou peu s'en faut, Armand rejoignait l'atelier de Raymond Meyer, le taille-doucier au nom de métier si beau. Une amitié profonde les liait. Une complicité irremplaçable.

Animé par une exigence supérieure et silencieuse, Raymond Meyer, lui-même grand lecteur de poésie, abordait la gravure qui lui était confiée, avec des gestes d'une rare maîtrise et d'une rare concentration.

Et voici que la gravure, encrée, nettoyée, passée sous les lourds rouleaux de la presse, voyait le jour ! De la plaque de cuivre on était passé au tirage sur papier. Un monde était né, radicalement neuf !

Une fois le travail terminé, Armand envoyait aux poètes lointains un exemplaire de son travail en guise d'hommage et en signe de gratitude. C'est lui que ces derniers remerciaient, très souvent émus et comblés de recevoir pareil cadeau – et ces remerciements constituaient pour Armand une sorte de trésor intime. Quant aux poètes plus proches qu'il avait sollicités, il les appelait, comme il m'a souvent appelé : « J'ai une surprise pour toi, tu peux passer quand tu veux ! » ...et il ajoutait, tandis que l'on se réjouissait : « Oh, ce n'est rien, juste un gag ! ».

En fait de gag, son anxiété était considérable. Il attendait notre avis comme un verdict.

Mais quel poète ne lui aura-t-il pas dit aussitôt son émotion, sa reconnaissance ?

C'est qu'Armand offrait alors aux poètes plus, bien plus qu'il n'avait reçu d'eux.

En mon nom, mais en leur nom à eux tous aussi, je voudrais dire ici un dernier, mais un durable « merci », à Armand : merci pour les espaces dans lesquels il nous aura *embarqués* ; merci pour le courage de travailler et pour la passion que son exemple nous laisse en partage.

François Debluë, ce 18 juillet 2018